

**DOUBLE CRIME  
CHEZ FLAUBERT**

# DOUBLE CRIME CHEZ FLAUBERT

Philippe Galmiche

*Couverture et page 12 :*  
Portrait de Gustave Flaubert  
Gravure sur bois de Hermann-Paul pour  
Louis Bertrand, *Flaubert à Paris ou Le Mort Vivant*  
© Stefano Bianchetti / Bridgeman Images

Illustrations de John Austen pour  
*Madame Bovary, A story of Provincial life*  
de Gustave Flaubert.  
© Look and Learn / Bridgeman Images

© Éditions des Falaises, 2022  
16, avenue des Quatre-Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



*Pour Marie-José*

*Les événements criminels et judiciaires racontés dans ce livre sont authentiques. Le « Double Crime de Canteleu » (comme la presse baptisa cette affaire) a bien défrayé la chronique, et Gustave Flaubert en a effectivement eu connaissance : sa correspondance en témoigne.*

*Les personnages, péripéties et anecdotes sont donc réels.*

*Il n'en demeure pas moins que ce récit est aussi un roman. Ainsi, les vies de certains protagonistes ont été étoffées. De même, la destinée de Justine, l'attachante jeune Rouennaise, héroïne de cette histoire, est librement inspirée de la réalité.*

*Quant à Flaubert, ses apparitions dans les pages qui suivent relèvent de la fiction, même si elles s'appuient sur des éléments vrais de sa biographie.*

## JULIO

---

Malendurante, elle l'était depuis plusieurs jours, Justine, et elle n'aimait pas ça, pas du tout, ça ne lui ressemblait pas, d'être nerveuse, irritable avec les collègues de la filature, elle qu'on disait toujours bien entrante, bien parlante.

Pourtant ce dimanche 6 octobre 1872 aurait dû être agréable. C'était une belle journée d'automne, l'air était doux, le soleil encore haut et chaud dans le ciel bleu, la jeune fille s'était promenée avec plaisir en ville durant l'après-midi, et cela lui avait paru une bonne idée, avant de rentrer, que de s'asseoir un moment sur cette souche pour profiter du spectacle de la nature, avec la Seine qui miroitait en contrebas. Mais rien n'y faisait, un malaise la gagnait, elle observait autour d'elle avec défiance. Elle posa à ses pieds, sur l'herbe, le *Journal de Rouen* qu'elle feuilletait. Ça n'allait pas, non.

Cela faisait deux semaines que Justine se sentait épiée, que la peur grignotait sa confiance, sapait son assurance. Elle se méfiait, regardait par-dessus son épaule, évitait de circuler seule dans le dédale de la filature, parmi les machines, les métiers, dans les bâtiments annexes où on l'envoyait parfois. C'était usant, à la fin.

Cette crainte permanente avait un nom, un visage : Ferdinand Blard. C'était un des « chauffeurs » de la manufacture « Mottet-Bertrand », installée rue du Pré-de-la-Bataille, à la sortie de Rouen, sur le chemin de Canteleu, où Justine habitait, chez ses parents.

Depuis quinze jours, depuis qu'elle avait annoncé son prochain

mariage à ses collègues de l'usine de coton, Blard ne la quittait plus des yeux. Chaque matin, son regard s'appesantissait sur son dos, ses reins, sa nuque. Il la déshabillait des yeux, la scrutait, reluquait ses formes, ses courbes. C'était comme une marchandise qu'il jugeait, dont il évaluait la qualité, la valeur. Et chaque jour davantage, il la serrait d'un peu plus près, cherchait toutes les occasions et tous les prétextes pour s'approcher d'elle, se faufiler à ses côtés, la frôler. C'était à vomir, ce manège. Mardi dernier, Blard avait même réussi à isoler l'ouvrière dans un réduit sombre, poussiéreux, graisseux. Ses mains avaient effleuré sa taille, étaient descendues vers ses hanches, ses fesses. Une nausée avait gagné Justine, comme le chauffeur avançait sa moustache noire vers sa bouche. La jeune fille s'était débattue en silence, sans crier, sans réclamer de l'aide. De toute façon, avec le fracas qui régnait dans l'atelier, personne n'aurait entendu ses appels. C'est la venue inopinée d'Alexandrine qui avait libéré Justine des griffes de l'homme.

Blard, 46 ans, qui aurait pu être son oncle ou son père, avait fui aussitôt vers la salle des moteurs où il était en charge de la machine à vapeur, non sans murmurer entre ses dents d'un ton rogue :

— Je t'aurai, ma petite, et alors tu seras moins fière. Tu en redemanderas ! Répugnant, il était répugnant et vicieux. Alexandrine, qui en avait vu d'autres, avait levé les bras en un geste méprisant, dans le dos du chauffeur qui s'éloignait à regret.

— Eh bien, avait-elle souri à Justine, on dirait que tu as fait une touche, ma poulette ! Méfie-toi, ce type est un sacré saligaud. Il a essayé de nous avoir toutes. Quelques-unes ont cédé, surtout pour avoir la paix, ça ne leur a pas rapporté grand-chose !

Trois jours plus tard, Ferdinand Blard avait remis ça.

Cette fois, il lui avait caressé les seins par surprise. Il semblait avoir perdu toute retenue. C'était comme si le fait que la jeune fille allait bientôt se marier avait déclenché la convoitise des hommes

en général — dans l'atelier, les commentaires grivois fusaient désormais à son passage — et de Blard en particulier.

— Lâchez-moi, avait dit Justine, ou je vous dénonce à M. Bertrand.

— N'en fais pas toute une histoire ! Tu ne sais pas ce que tu perds. Et tu jouais moins les mijaurées quand les Prussiens étaient là !

C'était un bruit qui circulait dans la filature. Impossible de savoir qui l'avait lancé, comment il était né. La rumeur prétendait que l'an passé, quand les Allemands occupaient Rouen, Justine s'était montrée « très bienveillante » avec les soldats ennemis. C'était faux, l'ouvrière le savait, elle, qu'elle n'avait rien à se reprocher, que sa conduite avait été sans tache.

— Je vais me plaindre, avait protesté Justine en repoussant le chauffeur.

Louis Anthime Bertrand, le jeune associé de M. Mottet, le patron, l'avait écoutée en silence, sans interrompre ses doléances. C'était lui qui l'avait embauchée. C'était un homme placide, réfléchi, qui en imposait malgré son air juvénile, sa silhouette frêle. Dans son bureau régnait une suave odeur de tabac. Il avait hoché la tête avec compréhension, à la fin de leur entretien.

— Je vais parler à Blard, avait-il assuré. Il va falloir qu'il se calme, qu'il vous laisse tranquille. Je ne veux pas de ces histoires. Retournez travailler. Je m'occupe du chauffeur.

Justine avait remercié, repris sa place de bobineuse au milieu des fils de coton. Elle avait confiance en M. Bertrand, qui lui semblait un garçon juste. Mais elle avait beaucoup moins confiance en Blard, avec son attitude lubrique, ses gestes obscènes, son désir non dissimulé.

Justine s'apprêtait à reprendre son journal, lorsqu'un grand remue-ménage retentit derrière le buisson de ronces et de genêts, à deux pas duquel elle s'était assise. « Il y a quelqu'un ! » pensa-

t-elle en sursautant, déjà sur le qui-vive, regardant autour d'elle en quête d'un secours éventuel. Mais elle était seule. Jamais elle n'aurait dû s'arrêter ici.

A ses pieds, la Seine coulait, éclaboussée par le soleil. La marée remontait. Au milieu du fleuve, une barque verte suivait le courant, menée par un homme à la godille. A l'horizon du méandre, pointaient les voiles d'un trois-mâts en provenance du Havre, et sûrement de plus loin encore. Sur la droite, Canteleu et son église étaient déjà gagnées par la pénombre. A gauche, bourdonnait la grande cité de Rouen. Dans le pré en lisière duquel la jeune fille s'était posée pour profiter du calme et feuilleter le journal, les pommiers arboraient un feuillage jaune et or, la couleur même du cidre aurait-on dit. De rares fruits oubliés sur les branches et à terre rappelaient que les paysans du coin venaient de terminer le gaulage et le ramassage. Les meules allaient bientôt écraser les coquerelles, les fréquins, les bédans, les pressoirs délivrer les premiers jus de ces pommes à boire.

Un aboiement résonna soudain devant la jeune fille. Et Justine comprit la cause de ce mouvement, derrière le buisson, qui l'avait inquiétée : c'était un chien, rien qu'un chien !

Le lévrier s'ébroua, se dirigea droit dans la direction de l'ouvrière, se planta devant elle. Justine sourit, sans peur d'être mordue : elle était tellement soulagée !

— Julio, où es-tu, bon sang ?... Viens donc ici !

Un homme apparut, grand et fort. La cinquantaine, épaules larges, à peine empâté, front dégarni, cheveux longs dans le cou débordant sur la chemise, moustache tombante. Il n'était pas un inconnu pour Justine, même si elle ne posa pas dans l'instant un nom sur ce visage.

— Ah, tu es là ! Au pied, tout de suite !... Pardonnez-lui, mademoiselle, et pardonnez-moi de ne pas faire preuve de toute l'autorité qu'il faudrait, paraît-il. Mais il est jeune, il est fou, il ne

m'obéit pas encore très bien, c'est le moins qu'on puisse dire. On vient de me l'offrir !

Le chien Julio rejoignit son maître, entama une sorte de danse autour de lui, qui tapa dans ses mains dans l'espoir de calmer le lévrier. C'est alors que Justine reconnut ce visage. C'était celui de M. Flaubert, l'écrivain de Croisset.



## MONSIEUR GUSTAVE

---

Si Justine Boulard avait identifié ainsi Gustave Flaubert, c'est que la silhouette imposante du romancier était familière à tous les habitants des environs, du haut quartier de l'église de Canteleu au hameau de Bapeaume, au pied de la colline.

D'abord, c'était toute la famille Flaubert qui était bien connue dans la commune, sur le chemin de halage, le quai de Biessard, les berges de la Seine à Dieppedalle et Croisset. Le docteur Cléophas Flaubert avait laissé dans le pays un souvenir vivace, devenu quasi légendaire déjà, et les vieux du bourg se remémoraient sa disponibilité, sa sûreté de diagnostic, son don d'écoute, son habileté de chirurgien.

Le docteur Achille, le frère de Gustave, était certes moins fameux que son défunt père. Mais sa réputation était tout de même telle, à l'Hôtel-Dieu de Rouen où il officiait, qu'elle rejailissait jusqu'ici, où l'on se flattait de le croiser, quand par exemple il rendait visite à sa vieille mère, dans la vaste maison blanche qui alignait ses volets verts le long du fleuve. Pour sa part, d'ailleurs, « Madame Anne », comme on se hasardait à dire parfois, était une paroissienne assidue de Canteleu. On la rencontrait les jours de messe à l'église, on la saluait avec respect quand elle marchait dans le bourg, et on ne discutait guère ses commandes, dans les commerces.

Mais désormais, c'était Gustave, « le » Flaubert en vue du village (en vue et fort pittoresque), depuis qu'il avait écrit ce roman à scandale dont la publication lui avait valu d'être poursuivi en

justice à Paris pour atteinte à la morale et aux bonnes mœurs. Pensez ! Le curé même de Canteleu avait tonné et sermonné en chaire contre ce livre, *Madame Bovary*, invitant ses paroissiennes à ne surtout pas lire un récit aussi pernicieux !

Conséquence de cette affaire et de tout cet opprobre : Gustave Flaubert était maintenant entouré d'une aura sulfureuse, qui renforçait cependant sa notoriété dans la commune, sans avoir d'ailleurs l'air de le gêner le moins du monde. « *A chaque escale de bateaux à Croisset, racontait-on ainsi, les passagers se montraient, à travers la baie ouverte dans le jardin, ce grand gaulois à moustaches épaisses et tombantes, revêtu l'été de sa houppelande légère et rayée, qui, les mains dans son large pantalon serré à la taille par une corde-lière, les examinait de son côté avec une curiosité narquoise* ».

Mais s'il était dans sa nature de se montrer ainsi goguenard de l'attention qu'il suscitait, l'écrivain n'en était pour autant pas indifférent à l'existence des villageois qui l'entouraient et qui, au fil des années, l'avaient d'ailleurs accepté comme un des leurs.

C'est que M. Flaubert (d'aucuns disaient : *Monsieur Gustave*) vit comme eux, se mêle volontiers à eux, partage leur quotidien. Il grimpe jusque chez Jules Pasquet boire une chope, un flip, une bolée de cidre, de bon gros bère, son péché mignon ; on le rencontre à « l'assemblée » du pays où orchestres, danseurs, loteries et chevaux de bois l'amuse. On l'a vu à la messe de minuit au couvent Sainte-Barbe, où il accompagne des dames amies, ou sa servante. Et il a même prêté main-forte aux pompiers des environs quand un incendie s'est déclaré chez l'industriel Maugard, exploitant d'un four à chaux et marchand de bois de Croisset.

En avril 1872, il y avait eu foule, dans l'église de Canteleu, pour suivre la messe funèbre de « Madame Veuve Flaubert, petite-fille, femme et mère de médecin ».

Ce jour-là, le docteur Achille s'affichait plus rigide que jamais à l'abri de sa grande barbe qui lui dévorait le visage. Gustave, lui, semblait glacé et perdu au milieu de l'assistance endeuillée.

Justine Boulard, qui vivait juste en face de l'église chez ses parents, avait guetté le départ du cortège pour le « Cimetière Monumental », la nécropole des bourgeois rouennais, où reposaient déjà l'époux et la fille Caroline de la défunte. Le docteur Fortin, le médecin du pays et un bon ami du romancier, marchait avec la famille. Mais il avait pris le temps de serrer les mains de ses patients rassemblés autour de l'édifice, d'où la vue était superbe sur la vallée. Parmi tous ces Cantiliens réunis, on reconnaissait l'horloger, le garde-champêtre Héroguer, Anthime le mari de la cuisinière de l'écrivain, le boucher qui réservait « toutes les semaines pour quatre sols de mou » pour le chat, Sénart le menuisier, le boulanger, le jardinier, le charpentier Migraine, Auguste Lefebvre le facteur, sans oublier le maire Lecoeur, et bien d'autres habitants de la commune qui avaient eu affaire aux Flaubert, un jour ou l'autre, à titre de voisinage ou pour des motifs commerciaux.

Rien d'étonnant donc à ce que Justine, ce dimanche d'octobre ensoleillé, reconnaisse le romancier promenant son chien Julio au bord de la Seine. Lui bien sûr ignorait l'identité de la jeune fille ; ce qui ne l'empêcha pas de lui demander, avec un sourire paternel, en désignant d'un mouvement du menton le Journal de Rouen abandonné sur l'herbe :

— Les nouvelles sont-elles à votre convenance, mademoiselle ?



## LEBRUMENT LIBRAIRE

---

Prise au dépourvu par la question, Justine balbutia quelques paroles confuses, une phrase décousue et hachée d'où se détachèrent juste les mots : « Je crois que oui... tout va bien... ». Elle n'alla pas plus loin, incapable d'articuler davantage, paralysée devant cet homme qui respirait pourtant la bienveillance. Elle aspira une profonde goulée d'air, tentant de se reprendre, de rassembler ses esprits. A ses pieds, le journal semblait devenu une tache noire, comme une flaque dangereuse, rebutante. Quelle idée elle avait eue de s'en encombrer pour cette promenade !

Le chien Julio mit un terme à son trouble en filant tout à coup dans le sillage d'une mouette volant à ras de terre. Ses aboiements firent grommeler Gustave Flaubert.

— Quel animal, décidément ! se lamenta l'écrivain. Il va falloir qu'il s'assagisse !

— Il est jeune, c'est presque encore un chiot, il a envie de jouer, se surprit à dire Justine.

— Vous avez raison. Je l'aime bien. C'est un compagnon qui sera fidèle, j'en suis sûr. D'ailleurs, à la maison, il ne me quitte guère. Il reste à mes pieds quand j'écris.

— Vous écrivez... en ce moment ?

— J'écris toujours, mademoiselle, il n'y a pas une seule journée où je n'écrive pas, hélas ! On dirait que c'est une habitude dont je ne peux pas me défaire.

— Et qu'écrivez-vous ? Un roman ?

— Exactement, un roman, dont je termine à peine le plan,

mais qui s'annonce gros, comme ça se présente. Alors je pioche, je pioche, je me documente, je collationne des renseignements, et ça commence à m'effrayer, tout ce labeur qui m'attend. Je ne suis pas près d'en voir le bout !

— Et il va s'appeler comment, ce livre ?

Il la regarda quelques secondes, en silence, plus attentivement, surpris de son intérêt aurait-on dit. Il n'en fallut pas plus pour que Justine s'empourpre, regrettant ses questions, indiscretes et inopportunes, sûrement. Une ouvrière comme elle n'aurait pas dû manifester une telle attention pour le travail d'un écrivain, voilà ce que devait juger M. Flaubert. C'était déplacé, inconvenant, interdit presque. La jeune femme baissa les yeux. Elle avait envie de pleurer. C'était là une humiliation de trop après les épreuves, les angoisses qu'elle avait vécues ces derniers jours. Mais Justine se trompait peut-être du tout au tout sur la nature véritable des pensées du romancier, puisque celui-ci lui répondit en souriant :

— Pour l'instant, il a pour titre *Bouvard et Pécuchet*. Ce sont les noms des personnages principaux de l'histoire, deux bonshommes plutôt farces qui s'entichent de... Julio ! Tu es infernal, décidément ! Ici !

L'écrivain avait haussé le ton et le chien, soudain docile, revint au pas de course s'aplatir les oreilles basses aux pieds de son maître, qui rit.

— C'est bien, bravo, tu t'améliores ! Allez, mademoiselle, je dois vous quitter, le devoir m'appelle. Bonne fin de journée.

— A bientôt, monsieur, bon retour chez vous.

Le romancier s'éloignait déjà d'une foulée assurée, quand une barque apparut sur la Seine. Elle entama la traversée du fleuve pour rejoindre l'autre rive. Elle était chargée de plusieurs hommes, qui criaient en gesticulant des chansons semées de paroles obscènes. L'auteur de *Madame Bovary* s'arrêta, les observa, secoua la tête de dégoût, s'adressa une dernière fois à Justine :

— Des gueulars, il y a toujours des gueulars pour vous gâcher le plaisir et vous éluger...

Puis il disparut, au détour du chemin pierreux qui rejoignait Croisset. L'ouvrière resta pensive. La honte qui l'avait envahie quelques instants plus tôt reflua, remplacée par un autre sentiment, inattendu : la colère. Justine se sentait en colère et irritée, oui, mais était incapable de dire contre quoi. Dans le ciel, des mouettes et des goélands piaillaient en tournoyant. Le soleil se couchait déjà, la soirante approchait, la pénombre gagnait et la fraîcheur aussi. Il était temps de rentrer. Mais ce dimanche était décidément à marquer d'une pierre blanche, la jeune fille en avait la certitude.

Ce matin, en s'habillant dans la chambre qu'elle partageait avec ses deux sœurs, elle avait brossé ses cheveux bruns, enfilé un corsage clair, une jupe noire moins informe que celle qu'elle « mettait » tous les jours. Après tout, c'était dimanche, et elle avait bien le droit de rehausser sa mise d'une touche (si modeste) de coquetterie pour aller se promener en ville, cet après-midi. Tout de même, elle avait endossé une blouse aux manches effilochées pour aider sa mère au ménage, balayer la salle commune, alimenter la cuisinière, faire réchauffer le café au coin du feu, préparer le repas, des légumes du potager cuits autour d'un maigre jarret de porc bouilli. Ses sœurs (« Tes gourgandines de sœurs », disait sa mère avec lassitude) ne mangeaient pas à la maison aujourd'hui, comme souvent. Personne ne s'étonnait de leur absence. On ne les voyait plus guère. Quelquefois, elles disparaissaient deux jours et deux nuits. Elles n'étaient pas sérieuses, Louise et Amélie, traînaient derrière elles une sale réputation de dévergondage qui avait fini par déteindre et rejaillir sur Justine, à laquelle on prêtait des aventures, et une mauvaise tenue lors de l'occupation prussienne, l'an passé. Tout cela exaspérait la cadette des Boulard, qui savait bien, elle, que sa conduite avait été irréprochable



avec l'ennemi. Mais quand elle évoquait le sujet avec ses aînées, celles-ci s'esclaffaient ou la rabrouaient :

— Chacun sa vie, ma fille ! avait rétorqué Louise un jour. Et puis, tu ferais bien de te dégourdir un peu, sinon, un de ces jours, tu risques de tomber de haut et de te faire mal !

— Mais alors tu ne pourras pas dire que tes grandes sœurs ne t'avaient pas prévenue ! avait conclu Amélie en riant.

Le père non plus ne serait pas à table, ce midi. Où était-il ? Que faisait-il ? Où s'attardait-il ?... Justine soupira. Parfois, elle ne comprenait pas ce qui la liait à cette famille. Elle se sentait tellement différente, étrangère à eux tous !... Heureusement, il y avait sa mère, Marie, qui trouvait toujours un mot pour la reconforter, apaisait les différends, essayait de rendre la vie plus facile, la complimentait de son mieux. Elles s'entendaient bien, toutes les deux. Mais il ne fallait pas trop creuser, demander à Marie plus qu'elle ne pouvait donner. Alors, tout cela ne suffisait pas à Justine pour vivre en harmonie avec les siens qui, décidément, ne lui ressemblaient guère.

L'après-midi, à Rouen, elle avait flâné rue aux Juifs, non loin du Palais de Justice. Les « Grands Magasins de la Belle Fermière » y présentaient « leur première exposition d'étoffes pour ameublement, costumes, confections et lainages ». La jeune fille avait observé les vitrines, puis osé dix pas à l'intérieur de la boutique, qui se prolongeait en une succession de salles chaudes et scintillantes, d'une manière infinie aurait-on juré. Mais c'est qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter de tels commerces, de circuler entre ces étalages de marchandises, cette profusion de toiles et tissus. Ces beautés, ces couleurs, dorures, brillances, chatoyements, ces velours, ces soieries, rubans, mousselines, dentelles, indiennes, cachemires, calicots, passementeries, cotonnades n'étaient pas pour elle, elle le savait bien. L'argent manquait, chez les Boulard. Ça coupait court aux envies et aux désirs. En sortant des « Grands Magasins », Justine avait pincé les lèvres,

agacée, mécontente de sa réaction. Allons ! Pas d'aigreur ! Il était permis de rêver ! Après tout, elle allait bientôt se marier, et la vie n'était pas si noire !... Mais elle peinait à se convaincre.

Elle avait poussé jusqu'au boulevard Jeanne-d'Arc, où se montraient les baraques de l'annuelle foire Saint-Romain. Partout, ça sciait, rabotait, jouait du marteau, tapait, grinçait, clouait. Justine aimait cette ambiance. Elle irait à la foire, avec Médéric, son fiancé, c'était prévu. Plus haut, près du Boulingrin, face à la rue Bonnefoi, le « Grand Cirque Milanais » installait son chapiteau, sa ménagerie. Des singes se baladaient en liberté entre les roulottes, au milieu de gamins jonglant avec des balles.

C'est en revenant par le port que Justine s'arrêta devant la librairie Lebrument. L'endroit était sombre et mystérieux, mais attirant aussi. Elle avait ouvert la porte, là encore intimidée et se reprochant aussi de manquer ainsi de confiance en elle. Derrière le comptoir, l'homme l'avait observée en silence. Il la jugeait, elle en était sûre, il la devinait, la perçait à jour. Elle faillit ressortir. Mais le libraire dit :

— Je vous laisse regarder, mademoiselle. Prenez votre temps. Avec ce soleil, la clientèle se fait rare, et ça m'étonnerait qu'on voie beaucoup d'amateurs, à cette heure-ci. Je me demande pourquoi j'ai ouvert, cet après-midi. Si vous avez besoin d'un renseignement, demandez-moi.

Du bout des doigts, Justine effleura plusieurs livres ; papier rêche, couverture épaisse, relief des lettres. Elle questionna :

— Avez-vous des livres de Monsieur Flaubert ?

— Tout à fait. Sur le rayonnage, face à vous. J'en attends, d'ailleurs.

Sur une table, des journaux s'entassaient. La jeune fille en feuilleta un, en déplaça un second, appréciant le bruit des pages froissées.

Ce sont d'anciens numéros, des invendus, précisa le père Lebrument, un homme âgé, tout en rondeur, vêtu d'une blouse

grise ; sur sa manche droite, une tache d'encre bleue dessinait une étoile. Ils n'intéressent plus grand monde. Alors, si vous voulez, si ça vous tente, vous pouvez en emporter un exemplaire. Je vous l'offre.

C'est ainsi que Justine avait quitté la librairie, un *Journal de Rouen* sous le bras. Rue de la Grosse-Horloge, la cloche du beffroi avait sonné trois heures, comme pour saluer l'évènement. La jeune fille avait soupiré, repris le chemin de la maison. Mais le soleil était encore haut et l'air tiède, et elle avait ralenti le pas. Rien ne la pressait. Pourquoi aurait-elle eu hâte de rentrer ? Elle était passée non loin de la « Filature Mottet-Bertrand », où elle retournerait travailler demain. Une fumée blanche s'échappait de la cheminée de la propriété du patron, Monsieur Mottet.

Au pied du Mont Riboudet, qui dessinait sa ronde et paisible silhouette sur la droite, c'était déjà la campagne. Des vaches paissaient sous les pommiers. Le Cailly sinuait dans la plaine. Des longères, de rares maisons aux toits bleus ou rouges jalonnaient les jardins, les maraîchages. La Seine coulait, lisse, plate, à peine troublée de loin en loin par le saut d'une carpe, d'un saumon. Justine s'était arrêtée dans un coin herbu, assise sur une souche sèche et propre en lissant sa jupe, et avait déplié avec les mêmes précautions le journal. Il n'avait pas fallu cinq minutes au chien Julio pour apparaître, suivi de son maître, l'écrivain, qui lui avait parlé, à elle, l'ouvrière de Canteleu !... Oui, c'était bien un dimanche mémorable que celui-ci, et elle en aurait à raconter, demain, à Médéric !

## FILATURE MOTTET

---

Le lundi matin, quand elle retrouva son fiancé quelques rues avant d'arriver à l'usine de coton, Justine embrassa le jeune homme au coin des lèvres. C'était la seule familiarité qu'elle s'autorisait et qu'elle lui permettait, mais c'était déjà beaucoup pour elle, un premier geste d'intimité et d'autres suivraient assurément. Mais elle ne ressentait aucune hâte dans ce domaine, aucune curiosité. Pour le moment. Médéric, lui, apparemment, n'en demandait pas plus.

A vingt-huit ans, c'était un garçon calme et attentionné, doux et gentil. Surtout, il la respectait, et c'était ce qui avait séduit d'emblée Justine. Il avait su lui parler et l'apprivoiser. Ils s'étaient mis à se fréquenter peu à peu, naturellement. Dans la filature, on avait vite jase. C'est qu'on prêtait à Médéric deux aventures avec des filles de l'atelier.

— Ce sont des jalouses, avait-il expliqué. Elles auraient bien voulu, ça oui, mais moi, je n'ai pas été tenté. Alors évidemment, maintenant qu'elles nous voient ensemble, elles clabaudent ! Mais ne les écoute pas, surtout.

— Je te fais confiance.

Au bout de six mois, les deux jeunes gens avaient commencé à évoquer l'avenir. Et quand le garçon avait parlé mariage, Justine n'avait pas dit non. Mais sa première phrase avait été spontanée :

— Je veux une vie meilleure, avait-elle articulé.

— Ça tombe bien : moi aussi ! avait répondu Médéric en riant. Puis il avait ajouté :



— Je vais partir de chez Mottet. A Quevilly, à l'usine La Foudre, on embauche à tour de bras. J'ai un ami, bien placé là-bas. Et j'ai en vue un petit logement à Saint-Sever. Il n'est pas encore très propre, mais je vais m'employer à le nettoyer et le préparer. Je t'y emmènerai dès que le propriétaire l'autorisera. Ça ne devrait pas tarder. Justine avait souri. Au fond, c'était pour cela que son fiancé lui convenait, et lui plaisait. Sous ses dehors réservés et placides, il savait se montrer déterminé et entreprenant. Pas de doute, il était différent des autres gars, Médéric, il n'était pas comme les types de la filature par exemple, ces rustres goujats, à commencer par Ferdinand Blard, qui avait continué à la traquer durant le mois d'octobre.

Un soir, à la sortie, il l'avait coincée dans un renforcement, malgré les précautions que Justine prenait pour ne pas se retrouver seule dans l'atelier. Blard l'avait poussée contre le mur, entre deux bobines de coton. Son corps s'était écrasé contre le sien. Il haletait, souffle court. La main du chauffeur s'était égarée sur le ventre de l'ouvrière, qui ne faisait guère le poids. Mais elle s'était débattue.

— Allons, ne fais pas ta mijaurée. Je vais te donner un avant-goût du mariage, moi, ma belle !

Une voix s'était alors élevée des bureaux, au-dessus :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? Blard, que faites-vous ?

Une fois encore, M. Bertrand avait sauvé Justine. Une chance qu'il se soit attardé à vérifier les registres, en l'absence du comptable.

— On ne fait rien de mal, monsieur, avait rétorqué le chauffeur guère impressionné. On cause, Justine et moi.

— C'est faux. On ne parle pas. Il essaie de...

— C'est ce que je vois, oui. Fichez le camp, Ferdinand.

Blard avait hésité, prêt à s'autoriser une ultime privauté avant de céder à l'injonction du patron. Mais le contremaître Neveu était alors apparu. Il terminait sa tournée de fermeture de la filature, éteignant les uns après les autres les éclairages au gaz. C'était un

homme de quarante ans, trapu, que Justine connaissait bien, non seulement en tant que collègue et supérieur à l'usine, mais aussi comme voisin. Avec son épouse et ses enfants, Neveu habitait en effet près de la famille Boulard. D'ailleurs, plusieurs hommes et femmes salariés de l'établissement « Mottet » vivaient dans ce quartier de l'église de Canteleu, et tous les jours s'en venaient à pied jusqu'à la rue du Pré-de-la-Bataille prendre leur poste à l'usine.

Avec sa vaste maison d'habitation en briques et silex entourée d'un parc et d'un jardin fleuri, son bâtiment des générateurs moteurs, son pavillon central et ses ateliers, la « Filature de Coton Mottet-Bertrand » occupait un large quadrilatère à la sortie de Rouen. L'île du Petit-Guay était à deux pas, avec sa guinguette, son école de natation où se pressaient les collégiens, les amateurs de baignades dans la Seine. L'Hôtel-Dieu recevait malades et éclopés un peu plus loin derrière, tandis que la récente usine de raffinage de pétrole Luciline jouxtait la fabrique textile.

Cinquante ouvriers travaillaient à la filature, surtout des femmes et des enfants. Evidemment, l'entreprise Mottet n'avait pas la taille de la manufacture « La Foudre » de Quevilly ; mais dans le vacarme des métiers et des machines, s'y affairaient de la même manière rattleurs, bobineuses, rentrayeuses et ourdisseuses, attentifs aux fils de trame, aux écheveaux, aux lisses, à l'énouage, dans la poussière de fibres de tissu qui se déposait sur les cheveux, visages et vêtements, s'infiltrait dans les bouches et les poumons. Il fallait tenir les cadences, surveiller les métiers munis chacun de plusieurs dizaines de bobines, épouser le rythme des navettes, retirer les corps étrangers au coton, renouer les fils cassés, le tout sans beaucoup de pauses et sous l'œil des contremaîtres souvent intransigeants.

Heureusement, parmi eux, Adolphe Neveu n'était pas le plus dur, ce qui autorisa Justine à lui demander, tandis que Blard s'éloignait enfin :

— Je peux rentrer à la maison en votre compagnie, Monsieur Neveu ?

## LE VENT DES MORTS

---

Cette année 1872, le « coup de vent des morts » ne frappa pas seulement les côtes normandes, il balaya aussi l'intérieur des terres des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure. C'est sur le littoral cauchois que marins et pêcheurs appellent « Vent des morts » la tempête qui sévit, presque rituellement au début du mois de novembre, aux alentours de la Toussaint, devenue la journée réservée à la commémoration et aux souvenirs des défunts.

La nuit du samedi 2 au dimanche 3 novembre fut marquée par les bourrasques, dont les rafales provoquèrent dommages et dégâts.

Au Havre, sur la plage, les « épis » furent dévastés. Les énormes poutres de bois qui les soutenaient furent arrachées comme fétus de paille, et s'échouèrent sur la jetée. La terrasse de l'Hôtel Frascati souffrit elle aussi. Un pan de mur s'écroula. Des crevasses s'ouvrirent. Dès le matin, par ordre du directeur Desclèves, responsable des « Bains Frascati », trente ouvriers entamèrent les réparations ; des charpentiers consolidèrent l'estacade ; des terrassiers bouchèrent les brèches avec du galet. Cette même nuit, le transatlantique anglais *Holland*, à destination de New York où il emportait des migrants, ne put quitter Le Havre. Plus grave : à la suite de la rupture des chaînes du dock flottant, le trois-mâts français *Périgny* partit à la dérive vers le port Vauban.

Même souci au Tréport, où le navire *South America* est signalé en détresse par le sémaphore. A Saint-Valery-en-Caux, à la tem-

pête se mêle l'orage. La foudre frappe le clocher de la chapelle et secoue deux douaniers réfugiés sous la « rotonde », le pavillon du marché. A Dieppe, tous les bateaux occupés à la harenaison sont contraints de rentrer au port et de s'abriter au mouillage, face à la cale du Polet.

Dans l'Eure, le vent des morts avait sifflé dans les ruines de l'abbaye de Fontaine-Guérard, à Radepont, décrochant des moellons du séculaire réfectoire. Même tracas aux Andelys, à la forteresse de Château-Gaillard, où une coulée de pierres avait dévalé les pentes. A Rugles, profitant que les rafales avaient ouvert les volets du local, un voleur avait brisé une fenêtre, s'était introduit dans la quincaillerie de M. Onfray et avait dérobé quatre francs. Mais il n'avait pas touché à la caisse, ce qui était une consolation pour le commerçant, et une interrogation pour les gendarmes.

A Rouen, la veille et le jour de la Toussaint, la pluie avait redoublé. Mais averses et bourrasques n'avaient pas empêché les visites dans les cimetières. De même, il y avait eu foule dans les allées de la foire Saint-Romain, pour assister aux spectacles du « Cirque Milanais », voir les représentations des théâtres « Delille et Cocherie », les joutes de « l'arène des hercules », les tours et malices des escarmoteux.

A Canteleu, Justine Boulard ne dormit guère, cette nuit-là. Les rafales l'avaient réveillée ; et un malaise diffus, oppressant, l'avait fait se tourner et se retourner dans son lit, la laissant à l'aube lasse et incertaine. C'est en revenant de la messe qu'elle mit un mot sur le trouble qui la perturbait : la peur. La jeune fille avait peur, un mauvais pressentiment l'habitait, et le vent des morts n'avait fait qu'accentuer son angoisse.

L'après-midi, elle rejoignit son fiancé à Rouen, place de la Cathédrale. Le chemin lui parut long, solitaire, inquiétant, presque dangereux. Pourtant, elle l'empruntait chaque jour pour aller et revenir de la filature. Que lui arrivait-il donc ? Qu'est-ce qui n'allait pas ?... Médéric l'attendait devant le grand porche. A

peine avait-il serré Justine dans ses bras qu'il déployait l'exemplaire du *Journal de Rouen* qu'il tenait à la main, l'ouvrait à la page 3 et lisait à haute voix :

— « *Publications de mariage. 3 novembre 1872. Louis Médéric Durand, journalier, rue du Rempart-Martainville, 12 ; et Françoise Justine Boulard, bobineuse à Canteleu* ». Pas de doute, c'est nous, c'est bien nous, c'est écrit, c'est annoncé, c'est officiel : nous allons nous marier !... Tiens, je te donne le journal, tu le montreras à tes parents. J'espère qu'ils seront aussi heureux et fiers que je le suis !

— Médéric...

La jeune fille n'acheva pas. Sa pensée était ailleurs. Le soir, à Canteleu, elle s'arrêta chez ses voisins.

La famille Luce logeait près de l'église, eux aussi, comme les Boulard, les Neveu, et d'autres encore embauchés chez Mottet. Elle accepta le bol de café qu'Alfred Luce et son épouse lui proposèrent. Leur fils Delphin, dix ans, était présent, et c'était lui que Justine venait voir. Car le garçon travaillait lui aussi à la manufacture textile.

— La nuit tombe de plus en plus tôt, avec l'hiver qui approche, exposa l'ouvrière. Que dirais-tu, Delphin, de revenir avec moi, après la journée ? Nous ferons le chemin ensemble, en bavardant. La route nous paraîtra moins interminable !

Elle n'ajouta pas : « Et à deux on risque moins une mauvaise rencontre que seul... », mais elle le pensait.

Les parents du gamin approuvèrent l'initiative de leur voisine, tandis qu'un sourire ravi illuminait le visage rond de Delphin. Car d'une part le garçonnet aimait bien Justine, qu'il trouvait douce et jolie, et d'autre part lui non plus n'appréciait pas de parcourir le chemin en solitaire, dans l'obscurité. Car s'il était l'un des plus habiles rattacheurs de la filature, il n'en restait pas moins un enfant.

## PREMIÈRE NEIGE

---

A l'usine de coton, ce 15 novembre, ce fut le sujet de conversation du début de matinée. La première neige de l'hiver était tombée durant la nuit, à Mont-Saint-Aignan, où les ouvrières Julie Duhamel et Elisa Potel demeuraient, entre Mont-aux-Malades et « village », où une belle couche blanchissait les herbages de la ferme à Vatine. Mais le sujet fut vite oublié quand, à dix heures, Justine Boulard faillit être victime d'un accident qui aurait pu lui coûter la vie ou, au moins, un bras.

Était-elle distraite, Justine ? Mal réveillée ? Son esprit était-il si absorbé par son futur mariage ? Ou bien au contraire était-ce cette crainte sourde qui l'habitait depuis plusieurs jours qui avait accaparé son attention ?... En tout cas, une chose était sûre : à neuf heures cinquante, devant son métier, l'ouvrière réprima un bâillement, se frotta les yeux et vacilla, manquant de perdre l'équilibre. Pour se rétablir, elle tendit machinalement une main devant elle, à la recherche d'un appui, et c'est alors que la manche de sa blouse fut happée par l'engrenage du métier.

La machine était puissante, et entraînait déjà son bras.

Justine hurla. Son cri désespéré perça le brouhaha de l'atelier. On se figea. Julie et Elisa redressèrent la tête.

— Attention ! crièrent-elles d'une même voix.

Alexandrine se précipita, cherchant à saisir le bras de Justine.

— Arrêtez les métiers ! commanda une voix d'homme, derrière.

La chance de la fiancée de Médéric fut que la manche de sa

blouse se déchira. La traction cessa. L'ouvrière fut rejetée en arrière. Elle était livide, avait conscience d'avoir échappé au pire, son bras déchiqueté, ses chairs broyées, son corps happé par le métier. Elle eut un vertige.

Alerté par le tumulte, le contremaître Neveu réclama des explications, pinça les lèvres avec fatalisme après les avoir entendues, rappela les employées à la vigilance, sermonna Justine, accorda une pause de dix minutes aux fileuses et aux bobineuses. Ce fut l'occasion pour les plus anciennes, celles qui avaient roulé leur bosse dans différentes filatures de la région, de se souvenir des accidents du travail auxquels elles avaient assisté.

A Saint-Martin-du-Vivier, à la manufacture Duboc, un jour un certain Dauphin fut enlevé par une courroie. Il fit vingt tours avec le tambour moteur, eut le bras gauche et les cuisses cassés. Une autre histoire, encore au bourg de Saint-Martin-du-Vivier, à l'usine de Guignant le filateur ; une ouvrière (« Son nom était Duthil, je m'en souviens bien, une histoire pareille ça ne s'oublie pas ») fut prise par ses vêtements à un arbre vertical, et elle tournait avec. Une horreur. Voyant le drame, son amie (« Elle s'appelait Reine-Marie Bertin ») saute vers elle pour l'arracher de l'arbre. Funeste instinct : elle-même devient alors la victime de la machine ! Son bras se trouve engagé entre le corps de la Duthil et l'arbre maudit ! Comme elles n'ont pas de place pour tourner à deux (« Ce n'est pas facile à imaginer, ce spectacle ! »), son bras est sectionné, arraché de l'épaule. Horrible supplice, du sang partout, la malheureuse est morte dans l'affolement général. On a fini par arrêter les machines. Tout le monde était sous le choc. Plusieurs ouvrières avaient tourné de l'œil. « Je ne souhaite à personne de vivre ça un jour, ça marque, je vous l'assure !... » On se rappela d'autres accidents, ils étaient monnaie courante : un imprimeur d'indiennes de Saint-Léger-du-Bourg-Denis dont le bras avait été happé ; une tisseuse scalpée par l'arbre de transmission de sa machine à Darnétal ; une fileuse de Sotteville à laquelle trois doigts avaient été arrachés.



— C'est qu'il y en a, conclut une collègue de Justine à la fin de la pause, dans une usine textile, des appareils et des instruments redoutables : monte- charges, batteurs, bobinoirs, peigneuses, épurateurs, cardes, transmissions, bancs à broches, métiers à filer, ça ne manque pas, non, et j'en oublie ! Il ne vaut mieux pas y penser !

Justine reprit son poste de travail après avoir emprunté un tablier à une camarade. Elle ramènerait sa blouse déchirée chez elle, où elle la repriserait. Pas question de la jeter et de la perdre, même si ce n'était pas l'envie qui lui manquait. Et puis, elle aimait bien coudre.

— L'après-midi se traîna en longueur.

— La nouvelle de l'accident dont elle avait failli être victime fit le tour des ateliers. Médéric vint la reconforter, à la sauvette, car il ne pouvait pas trop s'absenter de son travail à l'emballage, à l'annexe.

— Le jeune Delphin Luce s'enquit lui aussi de sa santé :

— Ça va, mademoiselle Justine ? Vous n'avez pas mal ? Tout va bien, ne t'inquiète pas, c'est déjà oublié.

— On rentre toujours ensemble, ce soir, comme prévu ?

— Rien de changé au programme. Tu m'attends sous le porche.

Mais ce 15 novembre fut décidément une mauvaise journée, et s'acheva sur un instant de malaise.

La pénombre était tombée dans la salle de change, la pièce où les filles troquaient leurs vêtements de travail contre leurs habits de ville. Par quelle malchance Justine fut-elle l'une des dernières à quitter la filature ?

Elle se dirigeait vers la sortie quand elle se figea au milieu des machines, qui formaient une masse menaçante dans l'obscurité. Un grondement sourd filtrait de la salle des moteurs à vapeur. L'ouvrière plissa les yeux, en alerte. Une silhouette se tenait immobile, dans l'obscurité qui gagnait. La guettait-on ? En avait-on après elle ? Serait-elle toujours une proie ? Le désir

des hommes était-il sans fin ? Était-ce Blard, toujours acharné à la piéger, à la posséder ?

Justine n'eut pas à épiloguer. L'homme apparut.

Ce n'était pas le chauffeur redouté. C'était M. Bertrand, qui la salua d'un signe de tête et s'éloigna, solitaire. La jeune fille soupira, accablée d'elle-même, fatiguée de se faire ainsi des idées. Mais soulagée aussi.

Elle ignorait qu'il ne lui restait qu'une seule semaine de tranquillité et de paix à vivre ; elle ignorait que, dans sept jours, son existence basculerait dans le drame — et que dès lors, sa destinée lui échapperait pour de longs mois.